

XYZ. La revue de la nouvelle

Lucky 7

Véronique Bossé



Numéro 123, automne 2015

Récompenses : onze nouvelles sur le podium

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78475ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bossé, V. (2015). Lucky 7. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (123), 11–16.

Lucky 7

Véronique Bossé

« C'EST TEMPORAIRE, de toute façon. » C'est ce qu'elle t'a dit avant-hier, Camille, adorablement espiègle, quand tu as vu Vagabond baver sa vie sur le coussin de ton sofa. Ça te revient maintenant, à travers la musique qui décolle le tapis de ta voiture, entre deux coups d'œil au gros chien benêt qui semble mort de rire à force de haleter, frisettes au vent, dans le rétroviseur, en route vers le domicile d'un nommé Harold ou, plaisantes-tu pour toi-même, vers ton destin. Ce sont ces mêmes mots qui t'ont mené dans ce trou perdu, il y a sept ans, quand Camille a hérité de la maison de sa grand-mère. C'était un vrai cadeau du Ciel : pas de loyer à payer, du temps à profusion, les attraits de la vie rustique en prime. Camille voyait là l'occasion d'écrire. Toi, tu as aussitôt rêvé d'un exil à ta mesure. Rapidement, tu as trouvé un certain charme à l'exubérance baroque du décor, aux monstrueuses pivoinas du papier peint, aussi vilaines que les chérubins qui côtoient les dauphins en verre soufflé, les caniches en peluche et les bustes d'Elvis en stuc. En étudiant le bruit fascinant qu'émet le siège de toilette rembourré quand on s'y assoit, tu t'es rendu à l'évidence : l'indécrottable amoureux du mauvais goût que tu es entretiendrait sa passion dans ce royaume de la décadence kitsch. Le pied, à vingt-cinq ans, avec une fille drôle et bandante. Et avec le recul, tu confirmes qu'il vous en a donné, de sales idées, le Christ en croix difforme, gossé par un sculpteur local, qui trône au-dessus de votre lit depuis tout ce temps.

Ce choix t'a probablement convenu parce qu'il supposait de mettre en jachère une partie de ton intellect. Tu t'es trouvé une jobine sous prétexte qu'il n'y a rien dans ton domaine ici. Ça te laisserait le temps de concevoir ce qu'une maîtrise en philo avait fait de toi et d'envisager ce que tu pourrais en faire à ton tour.

Quand tu l'as vu prendre ses aises dans ton salon, le gros toutou ébouriffé, ton premier réflexe a été de le tasser de là. 11

Tu as eu peur qu'il s'acharne sur le canapé comme sur votre terrain. C'est qu'il s'agit d'un frénétique, Vagabond. Depuis quelques semaines, chaque jour, il se pointe, te cherche des yeux, se rue sur le festin que tu improvises en l'honneur de sa visite et, pour une raison qui t'échappe toujours, se met à sarcler de ses grosses pattes la terre de ta cour en friche. Mais en considérant à nouveau l'improbable juxtaposition de sa grosse bouille hébétée et de son pelage cotonneux sur le lainage carreauté douteux du canapé brun de feuie mamie, tu t'es ravisé. Il te plaisait bien, somme toute. Et il pouvait bien gratter tout son soûl si le cœur lui en disait : ça vous obligerait, Camille et toi, à prendre une décision.

Tu reconnais ta part de responsabilité dans cette histoire de chien. C'est toi qui lui as lancé deux ou trois os de poulet par la tête quand il est venu errer chez vous la première fois. Tu te serais bien empressé de le ramener au bercail, mais il ne portait pas de collier. Tu t'accommodais donc de ses apparitions quotidiennes comme de tout le reste, en attendant. En attendant quoi ? Tu ne le sais plus vraiment, mais vous êtes toujours en camping. Camille te dit parfois qu'il faudrait songer à faire un potager, que quelques fleurs, ce serait joli. Tu es d'accord, mais tu réserves ton énergie pour le long terme.

Sainte-Perpétue. Ç'aurait dû te mettre la puce à l'oreille dès le début. Vous êtes arrivés ici en vous promettant de retourner parmi vos semblables au moindre signe de lassitude ou de dégradation intellectuelle. Votre expérience champêtre revêt évidemment un second degré qui place vos têtes de jeunes bobos bien au-dessus de la faune rurale, vous qui n'êtes que de passage. Véritables visites au musée, vos escapades au Rossy de Victo, rares mais ô combien instructives, donnent lieu à d'étonnantes découvertes dont vous vous extasiez avec l'ironie crasse de deux ados attardés. Outre les obligations du quotidien, là s'arrête votre socialisation pour le moment. Vous ne vous leurrez plus à propos des promesses de visites de vos amis montréalais, qui vous incluent

le moment de vos prochaines activités dans le monde réel. Le Festival du cochon a eu beau attiser la curiosité de quelques-uns, quand c'est fait, on se targue d'avoir dominé la bête poisseuse et, la virilité gonflée à bloc, on retourne dans la civilisation. Or, vous, vous restez là. Voilà donc trop longtemps que « c'est temporaire » et que, dans l'antichambre de ta vie, tu joues au commis à l'épicerie du village, tu regardes disparaître les jours dans une succession d'atermoiements, dans la perpétuation d'une disponibilité aussi anxiogène que propice à la complicité du quotidien conjugal, et voilà maintenant que vous avez un chien. À tout hasard, tu as demandé à ta douce, qui caressait la grosse tête de l'animal avec une tendresse déjà familière :

— Temporaire pour combien de temps ?

— Vagabond va rester dehors le plus souvent, de toute façon. Et il va finir par se pousser, non ?

Camille n'a pas plus de suite dans les idées en matière de psychologie canine que pour la gestion de sa propre vie. Passive, elle se laisse guider par les événements. Mais étrangement, ça lui réussit toujours. Il y a eu cet héritage, puis tout s'est enchaîné : un beau succès d'estime pour son premier roman, et la voilà qui croule sous les prix, les bourses, un projet de série télé déjantée, un blogue délirant... Parfois, tu la taquines à propos du caractère un peu ésotérique de sa démarche, tu lui dis que tu la soupçonnes d'avoir lu *Le secret* en cachette ou d'écouter les élucubrations d'une astrologue des environs qui profère de grandes vérités du genre *Ce que vous voulez, demandez-le à l'univers*, ou encore *Vous n'avez qu'à ouvrir vos mains et elles s'emplieront de richesses*. Malgré tout, c'est souvent avec admiration que tu regardes Camille s'agiter dans sa bulle créative qui l'accapare tant qu'elle ne pense pas à reconsidérer votre relation. Tu crains parfois d'être « temporaire », toi aussi, dans la vie de cette fille à qui tout sourit. Quand la broussaille de ta coiffure matinale se fond dans la surenchère grotesque du décor, elle te rassure en te disant qu'elle aime les petites bêtes hirsutes. Elle ne semble pas faire de cas de ta dormance. N'empêche que ça te fouette un peu

quand elle te fait remarquer, à juste titre, que ta négligence et ta procrastination t'usent vainement ; tu passes un temps fou à chercher tes clés et à réparer des oublis ridiculement coûteux : comptes impayés, retards à la bibliothèque... C'est sans parler des heures perdues à restaurer ou à pleurer des objets, fragiles le plus souvent, auxquels tu réserves une position aussi improbable que périlleuse en attendant de les ranger à leur place. Tu voudrais corriger ce travers. Dans ta nouvelle logique de croissance personnelle cosmique, ça signifie que tu devrais arriver à faire ta chance.

Dans la foulée de ces transcendantes réflexions, qui coïncident curieusement avec l'arrivée de Vagabond dans ta vie, tu t'es mis à acheter des billets de loterie. En rentrant du travail, tu t'installes désormais à la table de pique-nique et, devant ton compagnon à quatre pattes qui n'est jamais bien loin, tu les grattes sans ménagement. Vous vous défiez des yeux, vous grattez tout, lui jusqu'à l'épuisement de son corps et toi, jusqu'à celui des possibles, des espoirs dérisoires. Les grands principes behavioristes échouent souvent dans ton entreprise menée par les volontés du hasard et l'entêtement d'un chien errant, mais tu en es de plus en plus convaincu : il faut une motivation pour passer à l'action. Camille carbure aux honneurs et aux subventions. Toi, quelle est ta carotte ? Tu ne sais pas ce que tu désires, mais tu le sens crépiter dans ton ventre, le vide. Tu flirtes parfois avec une transe hypnotique qui te pousserait à maintenir ta ligne bien droite quand la route t'impose une courbe ou à risquer un coup de volant suicidaire. Tu sais que tu ne veux pas mourir, mais tu ne vois pas plus le sens de la vie que celui de la route, et la perspective d'une fin, ce serait déjà une cohérence à donner à ton purgatoire.

Hier midi, sur le tableau d'affichage de l'épicerie, une grosse face de chien ressemblant étrangement à ton Vagabond a attiré ton regard. En dessous : « CHIEN PERDU. RÉPOND AU NOM DE LUCKY. RÉCOMPENSE : 200 \$. DEMANDER HAROLD. » Malgré les réticences de Camille, tu as appelé l'individu en question. Il t'a donné rendez-vous

14 ce matin. Il te faudrait parcourir une bonne trentaine de

kilomètres. Qu'importe : ça occuperait ta matinée. Vagabond t'a suivi docilement et s'est installé sur la banquette arrière.

Harold vous attend sur le perron. Dès que vous descendez de la voiture, il vocifère, sans même te saluer : « Ouais, c'est lui. Chus pus capable de l'ouère, c'te chien-là, un vré cauchemar. » S'ensuit une poignante litanie, une pluie de jurons à travers laquelle tu comprends que l'individu s'est sciemment débarrassé de l'animal à l'insu de son épouse, poussant le subterfuge jusqu'à diffuser des avis de recherche dans tous les villages avoisinants, feignant l'empathie dans l'espoir qu'elle se résigne à sa perte. Devant son échec, il te somme d'enlever l'épine à son pied : « Tiens ! J'te l'donne, le deux cents piasses, mais rien que si tu me promets de l'faire disparaître. Enweille, sacre ton camp, j'veux pas qu'Jocelyne le voye icitte. »

Stupéfait, tu saisis l'argent en promettant de respecter ton engagement. Tu iras assez loin pour être certain que Lucky ne retrouve jamais sa route. Tu veilleras aussi à le déposer dans un endroit où il se trouvera une bonne famille. Satisfait, tu te prépares à un long périple. Tu prends d'abord soin de ranger l'argent dans ton portefeuille. Tu apprends quand même de tes gaffes, parfois... Combien de documents importants nonchalamment déposés sur le tableau de bord as-tu laissé s'enfuir par les fenêtres ? Ta rêverie ne sera pas non plus interrompue par des cahots impromptus ; cette fois, tu penses à t'arrêter en chemin pour faire le plein.

Lucky et toi, vous roulez longtemps en direction de rien, comme en cavale, lui Bonnie et toi Clyde. La pureté du moment te grise ; tu as ouvert les mains et l'univers t'a récompensé. Que feras-tu de ces deux cents dollars apparus comme par magie ? Tu t'emballes, mais pour l'heure, tout ce qui compte, c'est de manger la route jusqu'à ce qu'une voix sentencieuse t'ordonne d'arrêter.

Cette voix n'est nulle autre que la tienne, un « tabarnak » bien franc, sorti du plus profond de toi. Tu veux faire une pause pour casser la croûte et, en tâtant ta veste, tu constates que ton portefeuille n'y est plus. Tu étais pourtant certain 15

de l'avoir mis dans la poche de gauche, en t'installant dans la voiture, chez Harold. Tu cherches des réponses dans les yeux de Vagabond-Lucky-Bonnie, qui, trop occupé à lacérer ce qu'il reste de la banquette, n'a cure de ta détresse. Puis ça te revient : à la station-service, fidèle à ta mauvaise habitude, tu as déposé ton portefeuille sur le toit de la voiture et tu as oublié de le remettre dans ta poche avant de repartir. Normalement, tu te rends compte de ton oubli dans les minutes qui suivent, mais cette fois, tu avais tellement fait attention à tout... En rage, tu décides que là s'arrête la route. Tu invites le chien à descendre, mais il te regarde fixement, un machin dans la gueule : un billet de loterie, fruit de son labourage intempestif du jour. Tu le grattes en faisant mentalement l'inventaire de tout ce que tu as perdu, en déplorant ta récompense envolée. Ton passager ne bouge pas d'un poil et toi, tu te sens bien seul, tout à coup. Tu flanches en pensant à Camille. « Sainte-Perpétue, ça te tente-tu ? Me semble que tu fittes dans le décor. C'est temporaire, de toute façon », dis-tu à l'animal qui s'étire de tout son long en guise d'approbation, et vous repartez en sens inverse.

Tu as un chien, donc, et si tu ne perds pas le billet de loterie avant de croiser un dépanneur, tu te seras enrichi de sept dollars. L'autre bonne nouvelle, c'est qu'il te reste assez d'essence pour rentrer chez toi. Lao Tseu a peut-être raison : « Le bonheur, c'est le chemin. »